

sans distraction. Le soir, quelque occasion se présentait pour moi d'aller chez M. Laval. Je la rejetais comme la veille.

Ces petites scènes se renouvelèrent fréquemment et prirent assez d'importance dans mon temps si bien occupé, pour éveiller mes réflexions.

D'après le trouble momentané que ces furtives rencontres de regards jetaient dans mon intelligence, j'étais bien autorisé à me demander quel en était l'effet sur mon aimable voisine, tout en me reprochant de prendre à elle plus d'intérêt qu'il n'était raisonnable. A cette question, un affreux soupçon traversa mon esprit. J'osai croire que j'étais celui même que, de ma fenêtre, j'avais guetté aux pieds de mademoiselle Marguerite, et que, pour cette raison, je n'avais pu y voir.

Je me reprochai cette idée comme une inspiration de ma fatuité ; mais les regards n'ont-ils pas leur éloquence ?

Ce jour là, j'attendis mademoiselle Laval avec une véritable impatience, et je l'embarrassai plusieurs fois par l'insistance avec laquelle j'épiaï ses regards et suivis ses yeux. Mon *affreux soupçon* prit un corps et se confirma.

Je ne sais pourquoi cette découverte ne me fit éprouver aucun plaisir. Cela est plus difficile à expliquer que le peu d'empressement que j'avais mis à rechercher mademoiselle Laval. N'aurais-je pas dû m'estimer heureux d'avoir gagné, même à mon insu, les sympathies d'une jeune personne, sur le caractère de laquelle j'avais autant de garanties ?

Il n'en fut rien cependant. Je restai, à peu de chose près, indifférent ; je me flattai presque de m'être trompé. J'aurais même voulu acquérir quelque preuve de mon erreur.

Singulière hésitation du cœur à se prononcer !

J'eus un moment la pensée d'interroger Rose sur les secrets de son amie. Je la rejetai aussitôt, tout honteux à l'idée même de tels moyens pour en venir à un but indéfini, que je ne comprenais pas.